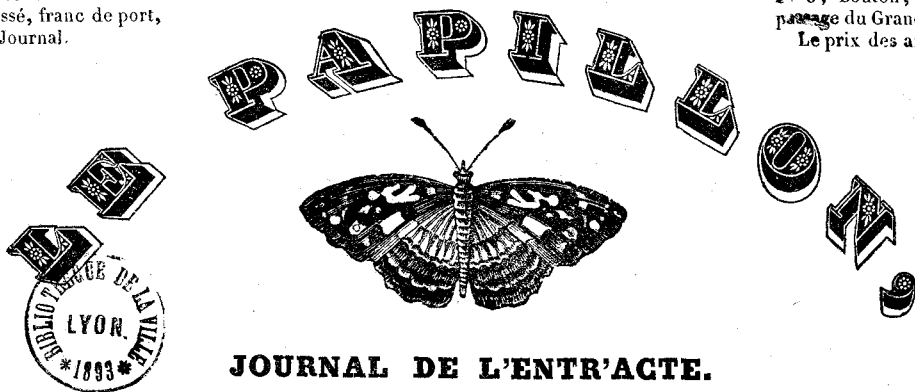


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bobaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GYMNASE LYONNAIS.

Vingt-huit degrés de chaleur, menaces et appréhensions du choléra, M^{lle} Virginie Déjazet triomphe de tout cela à la fois. La foule est à elle, avec ses bruyans éclats de rire, ses applaudissemens et ses bravos. C'est toujours cette même nature de femme, vive, égrillarde, osant tout et riant de tout. M^{lle} Virginie a le don de la franche gaieté, de cette gaieté communicative du mot, du geste et du regard; aussi *Atala* et *la Fille de Dominique* ont-elles, les bonnes filles, mis en belle humeur la nombreuse assemblée qui encomrait mardi le Gymnase, comme le samedi précédent *Judith* et le *Cadet de Famille* avaient désopillé la rate des spectateurs, au dépens toutefois de la pudique morale et de la rougèur de quelques fronts de jeune fille. Tous les rôles de ces diverses pièces ont le même cachet de cynisme. On voit qu'ils ont été faits pour la même personne; on y retrouve les mêmes allures et la même hardiesse de langage. La monotonie est en général le défaut des ouvrages faits pour mettre en saillie le talent d'un artiste. Ce défaut vient-il de l'acteur ou de l'auteur?... Demandez à Arnal, à Odry, et si vous voulez à M^{lle} Virginie Déjazet.

La vogue de cette piquante comédienne ira toujours croissant à mesure que s'élargira son répertoire, c'est-

à-dire à mesure que nous apparaîtront Frétilion, Sophie Arnould, Titine et consorts; et vraiment M^{lle} Virginie a compris son époque: à un public blâsé il faut des stimulans, comme il faut des mets épicés à un palais usé, des spiritueux aux vieillards. Ainsi fait-elle. Elle nous sert les mots les plus graveleux, elle nous les assaisonne du regard le plus lascif, du geste le plus équivoque; et voilà comme elle le dit! Elle risque tout, et tout lui réussit. Aucun autre œil de femme ne tenterait ce coup-d'œil tentateur sur son public-homme; aucune autre bouche ne jetterait tant d'érotisme dans un mot, dans un mouvement de bras; nulle autre ne nous laisse comme elle tout honteux d'avoir tant ri; et pourtant nous avons été étudiant, et nous avons dansé à la Chaumière.

Que vienne maintenant une jeune fille douce et timide, au langage pur et honnête, avec un talent consciencieux et plein de respect pour l'art et pour le public, eh bien! nous verrons alors de quel côté sera la foule, vous compterez les gens de goût et vous saurez pourquoi la comédie s'en va. C'est triste à penser, mais c'est cela. L'exemple nous arrive; le voici: M^{lle} Plessis joue ce soir, pour la première fois, dans deux pièces où la pudeur est respectée, où brillent l'esprit et la délicatesse, la grâce et le sentiment; M^{lle} Plessis se recommande à nous par un talent jeune, gracieux et

décent qui promet un bel avenir à la Comédie Française si l'amour-propre n'étouffe pas les heureux germes du présent. A ce soir M^{lle} Plessis dans *Valerie* et les *Deux Frères*. L'emportera-t-elle sur *Frétilton*? A ce soir la réponse.

Les nombreuses menaces du choléra nous font un devoir de donner de la publicité à la recette suivante, dont le *Sémaphore* de Marseille vante l'heureuse efficacité.

MOYEN DE GUÉRIR DU CHOLÉRA-MORBUS

Et de s'en préserver.

(Communiqué par un Médecin Hongrois.)

Le remède suivant a été employé avec le plus grand succès dans une commune, en Hongrie : sur 240 malades, deux seulement ont succombé, et c'est pour avoir refusé de suivre l'ordonnance du médecin :

RECETTE.

PRENEZ une demi-chopine d'esprit de vin.
une demi-chopine de fort vinaigre.
AJOUTEZ une once de camphre en poudre.
une once de graines de moutarde pilées.
une demi-once de poivre pulvérisé.
une cuillerée à café d'ail pilé.
un quart d'once de cantharides.

Mettez le tout dans une bouteille bien bouchée, que vous laisserez pendant douze heures au soleil, ou sur un poêle, pour distiller.

REMARQUE.

Aussitôt que la personne se sentira attaquée du *Choléra*, il faudra la coucher sur-le-champ, couvrir les bras, les mains et les pieds d'une couverture de laine ou de plumes ; le malade ainsi placé sera frotté par une personne vigoureuse, avec une pièce de laine trempée dans la mixtion ci-dessus (*), jusqu'à ce qu'une forte transpiration s'ensuive, ce qui arrivera au bout d'un quart d'heure. Au moment de commencer le frottement, il faudra faire prendre au malade un verre d'infusion de camomille et de feuilles de mélisse. Aussitôt que le malade commencera à transpirer, on jettera sur lui une seconde couverture pour en couvrir même la tête. On tiendra le malade dans cette transpiration l'espace de deux ou trois heures : pendant ce temps le malade ne doit pas dormir, ni sortir de dessous la couverture un

seul doigt ; car le moindre refroidissement, dans cette transpiration, causerait la mort.

Quand le malade aura transpiré de cette manière pendant deux ou trois heures, on ôtera doucement la couverture supérieure : dès-lors le malade sentira le besoin de dormir ; son sommeil durera six ou huit heures. Après s'être éveillé, le malade sera encore faible, il est vrai, mais il sera sauvé. Il faut cependant qu'il se ménage quelques jours encore pour être entièrement rendu à sa première santé.

Lorsque le malade est attaqué d'une crampe aux intestins, suite naturelle de cette maladie, il faut appliquer sur le ventre un cataplasme très-chaud, fait de son et de cendres sèches, et au besoin on mettra un vésicatoire autour du nombril.

Si le mal faisait des progrès, et que la crampe fût violente, on donnera au malade un vomitif préparé de la manière suivante :

On met dans une bouteille ou une carafe trois grains d'émétique, sur lequel on verse l'eau fraîche, qui n'excèdera pas trois verres à boire : après avoir bien remué le vase, on donnera au malade un premier verre, et s'il ne fait pas d'effet, un quart d'heure après on en donnera un second, qui opère ordinairement ; mais un fort tempérament exige quelquefois le troisième. Il faut avoir de l'eau tiède toute prête, dont le malade boira un grand verre après le vomissement, ce qu'il répétera chaque fois qu'il aura vomi. Plus le malade boira de cette eau tiède, plus il facilitera le vomissement. Lorsqu'il n'aura plus d'envie de vomir, il cessera de boire : une heure après on pourra lui donner un bouillon, et après quelques jours de repos il ne lui restera de la maladie que le souvenir.

Pour se préserver du *choléra*, il faut bien se garder de se refroidir, et on fera bien de porter autour des reins une ceinture de flanelle. On sait par l'expérience que la peur attire cette maladie ; il ne faut pas la craindre, mais il faut avoir l'esprit libre, éviter tout mouvement violent de passion, et mener une vie sobre. C'est le seul moyen de se préserver de ce mal. S'il tombe malade quelqu'un dans votre famille, il ne faut pas l'abandonner comme on l'a fait à Vienne au commencement ; car abandonner un frère, une sœur, un ami, c'est assez, dans cette circonstance, pour les faire mourir. Il faut, au contraire, inspirer du courage au malade, lui apporter sans délai et avec confiance les secours ci-dessus indiqués ; je dis avec confiance, car il est avéré, et moi-même je l'ai éprouvé en vingt occasions, que le *choléra* n'est pas *contagieux*, mais *épidémique*.

Si malheureusement cette épidémie parvenait jusque dans la capitale, on recommande d'ouvrir le matin les croisées des appartemens, d'exposer à l'air les matelas, les draps de lit, etc., et faire des fumigations dans les appartemens, pour en chasser les miasmes qui auraient pu s'y introduire.

(*) Nous croyons, pour l'opportunité de cette mixtion, nécessaire de prendre l'avis d'un médecin.

Les symptômes du *choléra* sont les suivans : mal de tête, malaise par tout le corps, envie de vomir sans pouvoir le faire, les extrémités des mains et des pieds deviennent froides comme la glace, et finissent par noircir. Lorsque le mal fait des progrès, on sent dans les intestins des tranchées, des déchiremens, qui causent les plus horribles douleurs, et tuent l'homme dans les vingt-quatre heures, si on n'y apporte pas un prompt remède de la manière indiquée.

PRÉCAUTIONS D'HYGIÈNE PUBLIQUE.

Loin qu'il faille arroser les rues, sous prétexte de les laver, en temps de *choléra*, on devrait en écarter au contraire toutes les causes d'évaporation et de développement des miasmes que la terre contient. On devrait les parasoler plutôt si la chose était praticable, de telle manière que l'eau des pluies et des toits fut conduite dans le plus petit nombre de rigoles et d'égouts possibles...

On pourrait prescrire aux habitans des lieux infectés d'opérer le lavage des rues quatre heures au moins avant l'apparition des rayons solaires sur leur sol; d'éviter ce lavage et de se borner à l'enlèvement exact des immondices dans les rués où les ruisseaux suffisent à leur entraînement sur un autre point; à tenir les fenêtres closes pendant les chaleurs du jour, et à les refermer de nouveau peu de temps après la venue de la nuit; à se munir de désinfectans.

— Six médecins de notre ville sont allés consacrer aux cholériques de Marseille leurs talens et leurs soins. Nous signalerons à la reconnaissance de tous nos concitoyens les noms de ces hommes dévoués à la cause de l'humanité : ce sont MM. Montfalcon, Levrat, Charles Fraisse, Boyron, Ramadier et Collera.

— L'auteur de *la Belle Veuve*, M. P., jeune docteur, est parti à ses frais pour essayer le traitement oméopathique sur les colériques.

SOUVENIRS.

Demain trois années se seront écoulées, Anna, depuis que tu as mis volontairement cinq cents lieues entre nous deux; trois années que tu as regardé pour la dernière fois les tourelles de ce château isolé où grandit ton enfance, où tu as vécu si heureuse. Cette demeure chérie, j'ai voulu la revoir, moi; moi, qui y ai vécu les plus doux momens de ma vie, ceux que j'ai passés près de toi.

Alors j'ai fouillé dans mon vestiaire, et j'en ai ex-

humé de vieux habits à la coupe antique, à la fraîcheur depuis long-temps ternie; c'étaient de bien vieux, de bien misérables vêtemens, Anna; mais tu les avais touchés lorsque je m'en parais pour te plaire; ils étaient alors frais et de bon goût; tu ne voudrais plus les toucher maintenant, car tu as toujours été fort grande dame, Anna.

Je m'en suis souvent aperçu.

Un jour, par une fraîche et expansive matinée d'automne, par un beau soleil, bienfaisant, réparateur des maux, que la desséchante saison avait fait souffrir à la terre, je me suis mis en route, et tout plein de ton souvenir, j'ai pris le chemin tortueux qui conduit à la demeure que tu as abandonnée; ce chemin, c'est aussi celui que tu as pris lorsque tu es venu me dire un mot bien cruel... « Adieu, » et cet adieu, tu le prononças bien sèchement, Anna.

Je ne l'oublierai jamais.

J'ai mis bien du temps pour faire un si petit voyage; c'est que la foule de mes souvenirs réveillés par la vue de ces sites, de ces frais paysages, que si souvent j'avais admirés avec toi, m'empêchait d'avancer avec la rapidité, la vitesse que tu me connais. Je suis enfin arrivé près de la grille qui défend l'entrée de ton domaine; elle est à cette heure toute rongée de rouille, cette grille; tu ne voudrais plus appuyer ta joue rosée contre ses barreaux, comme tu le faisais lorsque tu me regardais partir; car au lieu des raies blanches dont le froid marbrait ton teint délicat, des tâches d'un rouge terne couvriraient ton charmant visage, et cela serait ridicule.

Tu craignais tant le ridicule, Anna.

Je suis entré dans la cour; les redoutables mâtons, ces fidèles gardiens, ne m'ont plus effrayé de leurs cris rauques et saccadés; j'ai pu parvenir sans difficulté jusqu'à l'entrée du principal bâtiment, celui que nous habitions; j'ai demandé la clef au concierge, et m'armant de courage, j'ai ouvert la porte; et vraiment il en fallait du courage; tu ne comprendras pas cela toi, peut-être, toi qui as abandonné ta patrie sans verser une larme, une seule.

Oh! j'en conviens bien maintenant, Anna tu étais très-égoïste!

J'ai visité d'abord cette délicieuse petite salle où trois fois par jour nous nous réunissions pour nos repas, avertis que nous étions par le son de cette cloche qui désormais condamnée au silence, ne se réveillera plus. J'ai cherché l'endroit où était placé un meuble chéri; j'ai reconnu la trace de quatre colonnes, prétentieux appuis du clavier si harmonieux sur lequel tu nous jouais chaque soir, après notre frugal souper, de si beaux accords, de si suaves mélodies.

Car tu étais une excellente musicienne, Anna.

Entraîné par une force irrésistible, j'ai osé, le croi-

rais-tu, Anna, pénétrer jusque dans ta chambre, ta voluptueuse cellule ; j'ai été bien hardi, n'est-ce pas... J'ai fureté partout, j'ai fouillé dans tous les coins ; j'aurais été si heureux de trouver un ruban, une fleur... Je n'ai rien trouvé, rien ; mais si... un fragment d'une lettre écrite par toi, il y avait dessus le mot : *amour* ; m'était-elle adressée, Anna ?

Oh ! si je pouvais le croire je serais bien heureux.

C'était surtout au jardin que je voulais aller, j'y descendis autrefois ; il était bien propre, bien coquet et surtout bien régulier, mais aujourd'hui des ronces s'élèvent insolemment dans les allées sablées, arrêtent à chaque instant les promeneurs ; à chaque instant aussi l'on rencontre des haies brisées, des arbres déracinés, de la végétation partout, de l'art nulle part. Eh bien ! croirais-tu que j'aime mieux cette dévastation, ce désordre ; mais tu disais autrefois que j'étais fou.

Tu vas sans doute le dire encore.

Je me suis assis sur un petit banc en ruines dans la grotte de verdure, vis-à-vis ce que l'on appelait ton parterre à toi ; ton nom du moins y était écrit sur un poteau ; mais aujourd'hui il est renversé ce poteau, les caractères chéris que l'on y avait tracés sont complètement effacés. Non loin de là, tu le sais, se trouvait le petit bâtiment destiné aux abeilles ; mais les niches sont vides ; plus d'abeilles, plus d'industrie, plus de bourdonnement. Le petit peuple laborieux est disparu pour toujours, abandonnant aussi sa patrie, ses palais, ses merveilleux travaux. Maintenant tu pourrais approcher sans crainte ; il n'y a plus là de dard, d'aiguillon menaçant ta curiosité.

Tu étais curieuse, Anna, tu avais ce défaut.

J'ai voulu lire dans ce lieu même où nous l'avions lu si souvent ensemble, ce livre que j'aimais tant autrefois, et que je trouve actuellement si fade, si insipide, le livre de notre pastoral Gesner ; mais il m'a été impossible d'en lire une ligne, une seule ligne ; d'abord un grand vent venait violemment plier, courber les faibles branches qui me servaient d'abri ; puis des milliers de feuilles aux couleurs diverses tombaient par flocons et couvraient les pages que je cherchais à lire ; tu aurais beaucoup ri de ma persévérance à écarter les obstacles sans cesse renaissans qui s'opposaient à ma lecture.

Car tu étais ricieuse, fort légère, Anna.

De temps en temps une pierre se détachant de la vieille muraille d'enceinte tombait sur un amas de feuilles desséchées avec un bruit sec et pétillant ; j'écoutais, alors je croyais entendre marcher ; il me semblait reconnaître le bruit de tes pas ; je m'élançai presque ; mais non, rien ; plus rien, rien que le vent qui règne en maître dans cette solitude, secoue à son gré les branches des arbres, les dépouille de leurs orne-

mens du printemps, qu'il disperse, qu'il chasse au loin et agite avec violence. Le sommet des peupliers de ce bois solitaire où tu vins chercher souvent peut-être calme ou repos ; et ce calme, ce repos, ce n'était pas moi qui te l'avais enlevé, car tu me l'as avoué, cruelle Anna.

Oh ! pourrai-je jamais l'oublier !



NÉANT !!!

(Traduction libre des Troades, acte 2, chœur.)

Quand de ton dernier jour éteignant le soleil,
La mort l'accablera d'un éternel sommeil,
Quand la main d'une épouse fermera ta paupière,
Que l'urne des tombeaux pressera ta poussière,
A ton corps qui n'est plus l'âme survivrait !!! Non.
La peur fait délirer ta timide raison,
Malheureux qui désire une plus longue vie,
Ah ! périsse plutôt ton âme anéantie.

Nous mourons tout entier et, lorsque, souffle errant,
Mon âme a fui confondue à l'espace,
Quand la torche a touché le bucher dévorant,
Rien ne reste de nous... rien qu'un nom qui s'efface...

Ce qu'a vu le soleil de l'aurore au couchant,
Tout ce que l'Océan, à la vague profonde,
Dans son flux et reflux a mouillé de son onde,
Le temps, d'un vol rapide, un jour doit l'envahir !...
Tel, dans son vaste essor, l'astre-dieu, roi du monde,
Sous son char triomphant, se hâte d'engloutir
Les siècles qu'il entasse, et tel l'astre nocturne
Presse à pas inégaux sa marche taciturne ;
Telles roulent les saisons que nous comptent les cieux,
Tel, plus rapide encor, passager malheureux,
Je m'enfuis vers ma tombe à peine à mon aurore.
Et quand j'aurai touché l'onde, serment des dieux,
Un néant sans réveil m'aura fermé les yeux !...
Dans les airs infectés s'échappe et s'évapore
Le noir flocon, enfant du foyer qui dévore,
L'aigle en fureur d'un souffle a dissipé
Ces nuages pesans, aux flancs noirs de tempêtes,
Tel s'évanouira mon esprit détrompé !...
La mort !... c'est un vain mot... c'est un nom que tu prêtes
Au cahos qui la suit... Dans ce gouffre béant
La mort entraîne tout... puis après... le néant !!!
Maîtresse de nos jours, le monde est son empire,
Sur l'âme et sur le corps son pouvoir est égal.

Que craindre ou qu'espérer après le coup fatal ?
Que le timide craint et l'avidité désire ?
Que deviendra mon âme ; à la mort, où va-t-elle ?

— Où sommeillent encor les siècles à venir,
Au néant !!! Oui, ce dieu, toujours prêt à punir,
Et son royaume sombre et son gardien fidèle,
Et ces biens, et ces maux où ton esprit se perd,
S'agit et se tourmente,

Et ces biens, et ces maux, dieu, le ciel et l'enfer,
Vains rêves, songes creux, que ton délire enfante !...

Armand ACHINTRE.